

MAILLÉ
MAISON DU SOUVENIR
11 JUILLET-31 DÉCEMBRE 2014

EXPOSITION
DES DEUX CÔTÉS,
ARMAND, WILHELM
ET LES AUTRES...

UNE GUERRE PARTAGÉE, DE LA TOURAINE
AU NORD DU LAC DE CONSTANCE

1 1914-1918 DES DEUX CÔTÉS : ARMAND, WILHELM ET LES AUTRES...

Une guerre partagée, de la Touraine au Nord du Lac de Constance

L'étude de la Première Guerre mondiale se concentre actuellement sur l'expérience vécue par les soldats pendant le conflit. Celle-ci, partagée entre les combattants quelle que soit leur nationalité, nous a permis de sortir des limites nationales afin d'adopter une perspective franco-allemande.

Une telle démarche n'est pas habituelle pour des partenaires issus de régions très lointaines mais elle nous a paru enrichissante en raison des similitudes qu'elles présentent.

Aucune de nos deux régions n'a été touchée directement par les batailles – à part les attaques aériennes sur Friedrichshafen. Des deux côtés, la vie quotidienne a été marquée de façon intense par la guerre malgré l'éloignement du front. Dans les deux cas, les hommes mobilisés sont partis au front en étant unis par l'idée de devoir défendre leur patrie.

Cette exposition et l'ouvrage qui l'accompagne sont le résultat du travail commun de trois partenaires : le service culturel de l'arrondissement de la région du Nord du Lac de Constance en Allemagne, les Archives départementales d'Indre-et-Loire et la Maison du Souvenir de Maillé en France.

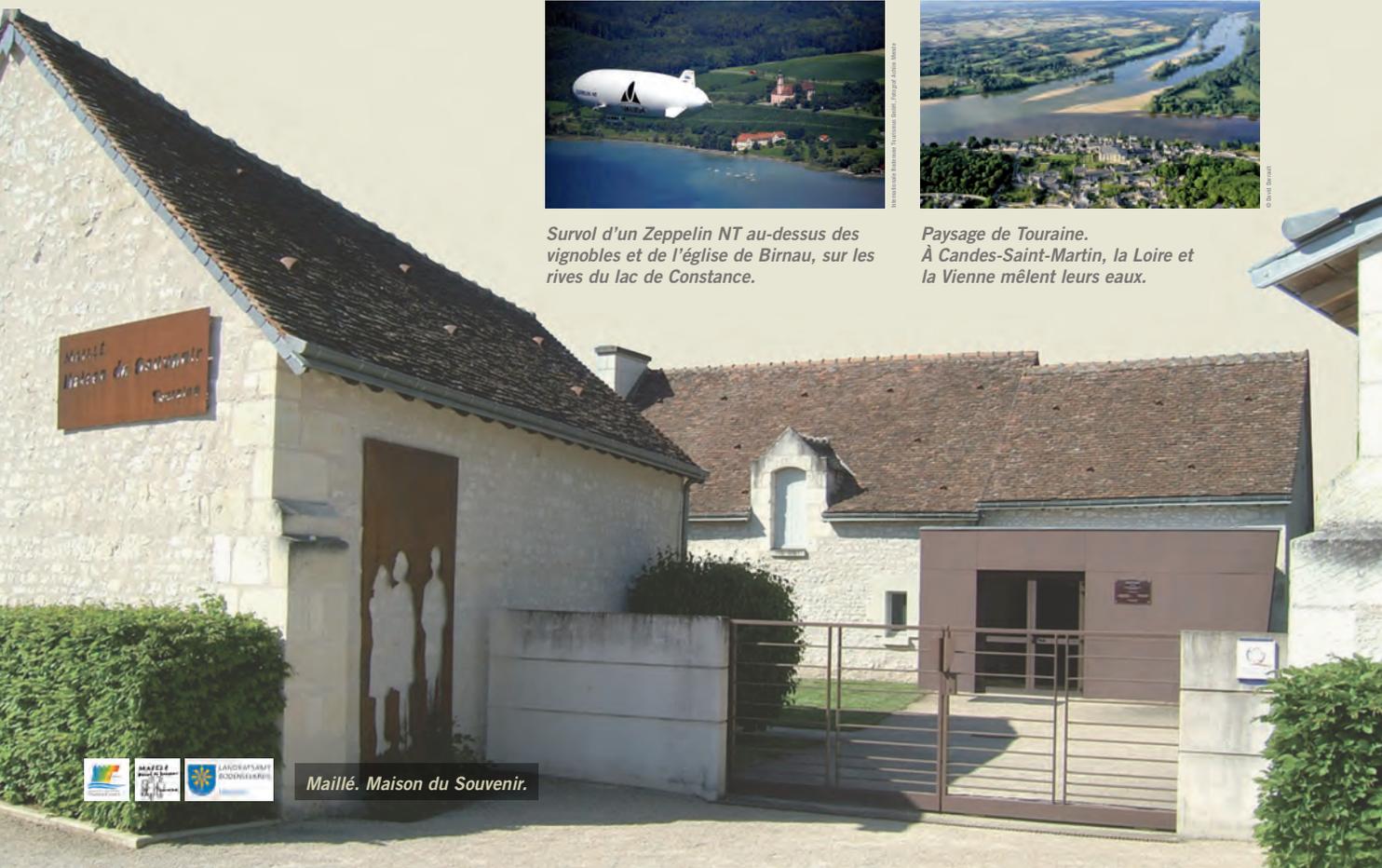
À travers le destin de ces six soldats, trois Allemands et trois Français, cette exposition nous conduit à prendre conscience de la chance que nous avons de vivre en paix et nous incite à œuvrer ensemble pour nous préserver de tout nouveau conflit meurtrier et fratricide.



Survol d'un Zeppelin NT au-dessus des vignobles et de l'église de Birnau, sur les rives du lac de Constance.



Paysage de Touraine.
À Candes-Saint-Martin, la Loire et la Vienne mêlent leurs eaux.

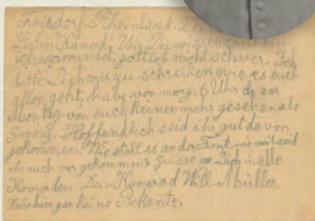


UNE MÉMOIRE COMMUNE

« Chers parents. Suis toujours en bonne santé et désire que vous soyez tous de même. » Armand Tartre

« Mes chers, je suis grâce à Dieu toujours en bonne santé et espère que vous l'êtes aussi » Wilhelm Müller

Wilhelm Müller



Le 27.05.1915.

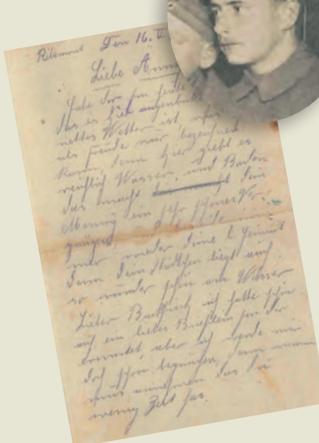
CARTE-LETTRE-ALBUM



Le 23.03.1915.

Stanislas Boireau

Klaus Taschbach



Le 16.05.1918.

Ces simples phrases utilisées dans la correspondance entre un fils et ses parents prend une toute autre résonance dans le contexte de la Première Guerre mondiale. Derrière la banalité de ces mots se cache un message, celui d'un soldat subissant l'enfer de la guerre, qui veut transmettre un signe de vie à sa famille.

Il n'est pas question ici d'aborder les stratégies envisagées par l'état-major des deux camps ou de faire le récit de ce conflit, mais de s'intéresser au quotidien de ces hommes dont la vie a été bouleversée par l'expérience des tranchées. Au travers de cette exposition, chacun pourra se remémorer un ancêtre ayant participé à cette guerre et dont les préoccupations n'étaient probablement pas si différentes de celles relatées ici.

Par pudeur ou par peur d'inquiéter leurs proches, ces hommes évitent de raconter l'atrocité des assauts et de parler de l'omniprésence de la mort dans les tranchées. Dans leurs courriers, ce sont les soucis du quotidien qui sont évoqués : quelles sont les nouvelles des hommes du village mobilisés ? Comment se présente la récolte à venir ? Est-il possible de leur faire parvenir un peu d'argent ou quelques conserves afin d'améliorer l'ordinaire pendant quelques jours ?

Ces six destins ne sont que quelques exemples des nombreuses vies bouleversées par ces années de guerre. Par cette exposition, c'est cependant à l'ensemble des combattants de ce conflit, quelle que soit leur nationalité, que nous avons souhaité rendre hommage.

Armand Tartre



Le 22.03.1918.

Eugen Steffelin



Le 19.07.1917.

Maurice Sieklucki



Le 5.10.1916.

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE EN 1914

En 1914, la France et l'Allemagne s'opposent dans de nombreux domaines (politique, économique, colonial). Cette rivalité a exacerbé des tensions et la guerre semble inéluctable.

La défaite française lors de la guerre franco-prussienne de 1870 va bouleverser l'Europe.

L'Empire allemand qui vient d'être créé est une monarchie constitutionnelle regroupant 25 états, autonomes dans certains domaines. Le Parlement élu au suffrage universel ne dispose que de peu de pouvoir.

La III^e République est proclamée à Paris. Le pays reste unifié autour de sa capitale qui centralise tous les lieux de pouvoirs.

Bien que restant encore un pays majoritairement rural, la France a connu une croissance importante de son industrie dans la seconde moitié du 19^e siècle. Elle dispose aussi de nombreuses colonies lui fournissant des matières premières à bas prix et lui permettant d'écouler une partie de sa production manufacturière.

De son côté, l'économie allemande bénéficie des mines de charbon de la Ruhr et de la Saxe qui permettent à son industrie de devenir l'une des plus réputées du monde. De plus, les progrès de la chimie améliorent considérablement les rendements agricoles du pays grâce aux engrais. Cependant, elle ne dispose pas d'un empire colonial à la hauteur de ses ambitions.

Dans les deux pays, l'économie est marquée par une modernisation rapide dans de nombreux domaines : nouveaux moyens de transport (auto, moto, vélo, bateau à moteur puis avion...), arrivée de l'électricité dans les beaux quartiers, nouveaux moyens de communication (téléphone, TSF...). Cependant, à la différence de la France, l'Allemagne connaît une croissance démographique très rapide pendant cette période, sa population passant de 50 à 65 millions de personnes.

Ces rivalités, ainsi que le désir de « revanche » des Français qui souhaitent notamment reprendre l'Alsace-Moselle, annexées par la Prusse en 1870, conduisent les deux pays à se remilitariser. En France, le service militaire passe de deux à trois ans et des casernes sont construites pour accueillir les hommes. En prévision d'une guerre qui semble inévitable, la France renouvelle ses alliances avec la Grande-Bretagne et la Russie. L'Allemagne, encerclée par ces trois grandes puissances européennes fait de même avec l'Empire austro-hongrois.

Ce sont ces coalitions qui, dans un contexte international tendu, vont plonger l'Europe et ses habitants dans un conflit des plus meurtriers.



Carte postale satirique.

La guerre vue comme un jeu de quilles. L'empereur Guillaume II avec l'archiduc François-Joseph lance la boule sur les Alliés. De gauche à droite : Nicolas II (Russie), Victor-Emmanuel (Italie), Raymond Poincaré (France), Albert 1^{er} (Belgique) et George V (Angleterre).



Raymond Poincaré (1860-1934), président de la République française de 1913 à 1920.



Guillaume II (1859-1941), roi de Prusse et empereur d'Allemagne de 1888 à 1918.

LA TOURAINNE DANS LA GUERRE

En 1914, la principale activité économique de la Touraine est l'agriculture (céréales, cultures fruitières, élevage de moutons et de bovins) et la viticulture.

Au plan économique, Tours apparaît comme une cité plus commerciale qu'industrielle, avec une forte garnison militaire. Pour une population de 74 000 habitants, la ville accueille 8 000 soldats d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie.

Au début du mois d'août 1914, la mobilisation se fait dans le calme et la résignation. Très vite, de nombreux étrangers – Belges, Italiens – ainsi que des réfugiés des zones de combat ou de la région parisienne arrivent à Tours. Mais l'urgence est au règlement des problèmes agricoles : assurer les moissons, les battages et les vendanges. Alors que s'évanouit l'illusion d'une guerre courte, on fait appel aux civils pour assurer l'effort de guerre : femmes et enfants sont mis à contribution pour la confection de 50 000 cache-nez.

Une véritable économie de guerre est progressivement mise en place : on dénombre, en Touraine, quarante établissements d'importance au service de l'industrie. Lycées et écoles sont transformés en hôpitaux provisoires.

Les conditions économiques sont comme partout ailleurs difficiles : aux réquisitions de bétail s'ajoutent les restrictions et le rationnement des matières premières et des produits alimentaires. Les « jours sans viande » ou « sans pâtisserie » précèdent la mise en place des cartes de pain à la fin de 1917. Pourtant la vie culturelle continue et les spectacles se succèdent dans les théâtres et salles de concert. Dans tous les secteurs d'activité, les femmes compensent l'absence des hommes, gérant les exploitations agricoles comme les commerces urbains, assurant les tâches administratives dans les communes rurales.



2 CONFLIT EUROPÉEN 1914 — Départ de la Réserve du 66^e Régiment d'Infanterie pour la Guerre - N. P. ADST

Le départ des militaires en août 1914.

Un groupe de Gardes des Voies de Communications de la région de Bléré, autour de leur capitaine. Ces hommes recrutés parmi les vieux soldats sont principalement affectés à la surveillance du réseau ferroviaire, dans la crainte d'attentats commis par des agents allemands.



Soldats du 66^e Régiment d'Infanterie devant la caserne Baraguey d'Hilliers. Tours.

La fin de la guerre est marquée à Tours par l'installation des services de logistique de l'armée américaine. Si la Touraine n'a pas été frappée dans son paysage par les combats, elle le fut profondément dans sa population qui subit ce lourd traumatisme.

LA VIE AU NORD DU LAC DE CONSTANCE PENDANT LA GUERRE

La rive du Nord du Lac de Constance était à la veille de la Première Guerre mondiale une région excentrée de l'Empire allemand, surtout marquée par la ruralité et la religion catholique. Sur le plan politique, le territoire de l'actuel arrondissement du Lac de Constance (Bodenseekreis) se divisait en deux régions, celle de Bade avec pour siège administratif Überlingen et celle de Wurtemberg avec Tettngang.

Jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, la région Nord du Lac de Constance, avec son climat tempéré, vit au rythme de l'agriculture (fruits, vin et houblon), tandis que les petites villes de Meersburg, Markdorf, Überlingen et Tettngang sont occupées surtout par l'artisanat, la petite industrie et le commerce. La première société de navigation à vapeur fondée à Friedrichshafen en 1830 devient prépondérante pour le transport des marchandises sur le lac et le développement du tourisme à partir du milieu du 19^e siècle. Au début du 20^e siècle, le comte Ferdinand von Zeppelin fonde à Friedrichshafen une entreprise de fabrication de dirigeables, qui portent le nom de zeppelin.



Les jeunes d'Überlingen sont employés à la surveillance des locaux et aux voies de chemin de fer de la ceinture du lac de Constance. En août 1914, des groupes d'autodéfense sont établis pour sécuriser les lignes de chemin de fer, les lignes télégraphiques et les réservoirs d'eau contre le sabotage de l'ennemi.

Le soir du 1^{er} août 1914, les cloches et le tambour annoncent la mobilisation générale de l'armée allemande dans toutes les communes.

Au quotidien la guerre se manifeste rapidement de multiples façons. Tous les hommes valides sont incorporés dans l'armée. Friedrichshafen devient le centre de l'armement. La population civile est appelée à se battre sur le « front intérieur », les femmes tricotent des chaussettes pour les soldats ; les particuliers mettent leurs locaux à la disposition des hôpitaux, les produits alimentaires sont rationnés. L'absence des travailleurs masculins est compensée par des prisonniers de guerre à partir de 1915 dans l'industrie et l'agriculture.

Le bilan en 1918 est très lourd : certaines communes de la rive nord du lac ont perdu entre 20 et 40 % de leur population.



Friedrichshafen. L'usine de construction de zeppelins.



Des prisonniers de guerre russes sont employés par les agriculteurs à Deggenhauser dans la vallée. Depuis 1915, les prisonniers de guerre français et russes compensent la pénurie de main d'œuvre dans l'agriculture et l'industrie de l'armement.

Les gens font la queue devant une boucherie à Friedrichshafen vers 1917. Pendant la guerre, les aliments sont rares et chers.



MAURICE SIEKLUCKI

Sainte-Maure-de-Touraine, 19.07.1893

Rochecorbon, 20.12.1986



Jeune étudiant en droit...

« Nous avons voyagé avec toute une collection de réservistes. Tous d'ailleurs étaient gais et aussi insoucients que s'ils partaient pour une période ».

3.08.1914



Sainte-Maure de Touraine.



Dans une tranchée de 1^{re} ligne, le 7 juillet 1915.



Au repos.



Les cagnas.

Maurice Sieklucki naît le 19 juillet 1893 à Sainte-Maure-de-Touraine où son père exerce la profession de juge de paix. Sa famille d'origine polonaise s'est installée en France après l'échec de l'insurrection de 1831 contre l'occupation russe.

Alors qu'il est encore étudiant en droit, il est mobilisé dès le 3 août 1914 et incorporé à la 25^e compagnie du 32^e Régiment d'Infanterie. Comme il avait obtenu un sursis en 1913 pour terminer ses études, il doit commencer à effectuer son service militaire à Tours à la caserne Baraguay d'Hilliers puis à Châtellerault jusqu'au 26 avril 1915. Il connaît son baptême du feu lors de la bataille d'Artois en mai-juin 1915.

Dans sa correspondance, il évoque cette vie nouvelle dans les tranchées, sous le bruit assourdissant des obus et surtout les terribles affrontements des 16-17 juin 1915.

« je reviens de si loin, si loin que je crois sortir du tombeau ; il faut dire que j'en ai eu de la chance... Tant que je vivrai je me souviendrai de cette journée si angoissante, j'ai eu le temps de réfléchir à la faiblesse des choses humaines, pendant qu'un tas de malheureux agonisaient en tas autour de moi ». (21.06.1915)

L'offensive, qui a coûté au 32^e Régiment d'Infanterie 100 tués, 23 disparus, et 519 blessés, a permis de gagner quelques centaines de mètres. Les soldats français récupèrent des positions allemandes et notamment des abris (appelés gourbis ou cagnas) bien équipés.



MAURICE SIEKLUCKI

Sainte-Maure-de-Touraine, 19.07.1893

Rochecorbon, 20.12.1986

... défiguré par la guerre

« Aveuglé, étourdi, fou, couvert de sang des pieds à la tête, j'ai fait 200 mètres sans savoir ce que je faisais. Ceux qui reviennent de Verdun sans être ni fous ni blessés sont des veinards. Cela dépasse toute imagination ».

4.05.1916



Verdun, 1916.

Le 13 avril 1916, le sergent Sieklucki est envoyé avec son régiment à Sainte-Menhould dans la Marne. Le 30 avril 1916, il est blessé lors d'une attaque aérienne, par un éclat d'obus à Jubécourt, près de Clermont-en-Argonne dans la Meuse où trois bombes tuent 24 soldats et en blessent 58 autres. Il est évacué à Romans, dans la Drôme,

Après quelques semaines de soins, Maurice Sieklucki suit du 17 mai au 4 septembre 1916 l'instruction des élèves aspirants de Saint-Cyr. Devenu officier, il retourne dans son régiment.

Lors des derniers jours de la bataille de la Somme, il est de nouveau blessé, le 12 octobre 1916. Il a le bas du visage emporté et les deux mains avec lesquelles il a voulu se protéger sont abîmées. Une longue convalescence s'ensuit, à Amiens puis à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce à Paris.

Pour Maurice Sieklucki, cette blessure, dont il portera toute sa vie la trace sur son visage, lui permet de cesser les combats. Il est démobilisé en 1916.

Il est cité à l'ordre du 9^e corps d'armée : *« Excellent gradé, sujet d'élite, n'a cessé depuis qu'il est au front de faire preuve d'un grand courage et de belles qualités militaires »*. Il reçoit le 17 août 1917 la médaille militaire et la Croix de guerre avec palme.



Carte de correspondance militaire adressée par Maurice Sieklucki à son oncle Eugène Chauvin, mars 1916.



Les blessés à l'hôpital.



EUGEN STEFFELIN

Immenstaad, 23.10.1877 – Verdun, 25.08.1917

Agriculteur à Immenstaad...

*« Là-bas en face de nous la ligne des Vosges,
Nos ennemis nous y attendent de pied ferme
Cinq jours durant ils se sont conduits en vainqueurs,
Et personne ne songeait à la retraite
Mais d'un coup – à l'annonce de l'arrivée des Bavarois,
Il n'y eut plus personne...*

Poème écrit par Eugène Steffelin ». 18.11.1916

Eugen Steffelin, agriculteur à Immenstaad, a 37 ans lorsqu'il est mobilisé en août 1914. Il avait épousé 7 ans auparavant Sophie Berger, qui lui avait donné quatre enfants, l'aîné en 1908, le plus jeune en janvier 1914.

Lorsque la guerre éclate, Eugen est incorporé au 14^e bataillon d'artillerie à pied du Bade. En tant que caporal, il est chef de pièce d'un canon de 100 mm.

À l'instar des autres agriculteurs, Eugen est inquiet du manque de main d'œuvre masculine à la ferme. Ainsi trouve-t-on souvent dans sa correspondance des conseils à son épouse en ce qui concerne les travaux agricoles.

À la mi-octobre 1914, son unité est envoyée à Markirch (Sainte-Marie-aux-Mines) dans les Vosges. En tant qu'artilleur, Eugen ne se trouve pas en première ligne. Mais sa première patrouille, fin décembre 1914, l'impressionne beaucoup.

De février 1915 à juillet 1916, sa batterie se retrouve en garnison en Alsace à Mutzig dans la forteresse empereur Guillaume II – la plus grande fortification sur le territoire allemand. Pour lui, il s'agit d'une période de calme, puisque le fort ne participe pas aux opérations en cours.

En patrouille dans les Vosges avec la 4^e batterie d'artillerie, décembre 1914.



Eugen Steffelin (à droite).



Eugen Steffelin (3^e à gauche).



Les prisonniers français sont évacués.

Eugen Steffelin en permission devant chez lui. À gauche, sa femme Sofie, à droite sa belle-mère, son fils Hermann et ses filles Sofie-Otilie, Maria et Emma.



EUGEN STEFFELIN

Immenstaad, 23.10.1877 – Verdun, 25.08.1917

... Artilleur à Verdun



Mutzig.
Forteresse « Empereur Guillaume II »
tenue par la garnison à laquelle
appartenait Eugen Steffelin.

« Mes chers petits ! Que Dieu vous protège en ces temps difficiles, du malheur et de la tristesse. Que Dieu préserve la légèreté et l'insouciance de votre jeunesse. Que Dieu vous préserve, dans votre choix futur, d'un déshonneur familial. Que Dieu vous protège en tout temps et que nous soyons tous unis dans l'éternité. Votre père, toujours au champ de bataille, Eug. »

Lettre d'Eugène Steffelin adressée à ses enfants.

18.07.1917

En juillet 1916, Eugen Steffelin quitte sa garnison au fort de Mutzig pour rejoindre son unité, qui est transférée pendant trois mois dans les Flandres pour participer aux combats d'Yser.

La proximité de la mer et le beau temps laissent à penser dans ses cartes à une impression de détente apparente. Pourtant, Eugen assiste alors pour la première fois aux attaques aériennes et peut se faire une idée des destructions provoquées par la guerre.

Dans sa correspondance, il manifeste de plus en plus une fatigue latente de cette guerre. L'espoir d'une fin rapide du conflit, en ce milieu de l'année 1916, s'éloigne.

Après presque trois mois, son unité est transférée à Verdun, en octobre 1916.

Le 25 août 1917 à 5h45, le caporal Eugen Steffelin est tué par un tir de l'artillerie. Avec lui tombent cinq autres camarades. Parmi eux se trouve le canonnier Emil Heim, agriculteur de Buggensegel près du Lac de Constance.



Marins de la 2^e division de la marine, qui a été employé dans la côte des Flandres. La 4^e batterie de Steffelin a servi en été 1916 dans cette division.



« Behüt Dich Gott! » :
Que Dieu vous protège !
Carte du 18 juillet 1917.



Beaucoup de cartes de Steffelin près d'Ostende dans les Flandres ressemblent à des photos de vacances.

Photo d'un canon de 100 mm de la 4^e batterie d'Eugen Steffelin (deuxième à droite).

STANISLAS BOIREAU

La Chapelle-Blanche-Saint-Martin, 6.11.1886

Ligueil, 3.03.1979

Épicier à Ligueil

« Le spectacle était navrant de voir toutes ces femmes, enfants et vieillards abandonnant tout pour ne pas être massacrés par les obus ou même brûlés dans leurs propres maisons. Les routes sont sillonnées par tous ces gens effarés marchant devant eux sans savoir où ils vont ».

29.09.1914



Stanislas Boireau a 28 ans en 1914 quand la guerre interrompt sa vie d'épicier à Ligueil (2 100 habitants) dans le magasin tenu par Louis Guitton, son futur beau-père. Il est mobilisé dès le 3 août 1914, incorporé au 20^e Régiment d'Infanterie à Tours. Il a la charge, en tant que canonnier-conducteur, de diriger l'attelage qui tire une pièce d'artillerie d'un canon de 75 mm.

Le 24 août 1914, il connaît, à 15 km de Lille, son premier jour de guerre, dans la plus grande confusion. Lors des combats de septembre 1914, Stanislas note l'utilisation difficile du canon de 75, avec notamment les dangers des balles et des éclats d'obus pour l'équipe de 6 hommes chargés du tir et décrit la violence des attaques, qui touche aussi les civils, obligés de fuir leurs villages détruits.

Le mois suivant le 14 novembre 1914, il est cité à l'ordre de l'artillerie de la 88^e division d'infanterie : *« étant agent des avant-trains a su par son sang-froid et son courage maintenir l'ordre dans ses attelages qui étaient soumis à un feu violent d'artillerie de gros calibre notamment à Hébuterne où deux chevaux, dont l'un tenu en main par lui ont été tués et une dizaine blessés. »*



Ligueil. Stanislas Boireau devant l'épicerie Guitton.



Ligueil. La place St-Martin devant l'église.



Carte postale adressée, le 20 novembre 1914, de Ligueil par Marie Guitton, épouse de l'épicier Louis Guitton, à Stanislas Boireau. « Mon cher Stanislas. Il fait bien froid, mon Louis est un peu fatigué. Adèle [sa fille cadette] est à la foire. Marthe [sa fille aînée] trouve que les matinées sont bien matinales pour elle mais à la guerre comme à la guerre. Je travaille un peu plus et voudrais commencer à servir mais ne suis guère leste pour monter à l'échelle. Au revoir, mon ami. Tous nous vous embrassons, en vous disant : courage. »



Le canon de 75, pièce principale de l'artillerie française.



Caricature de Leka, 1915, publiée dans la revue La guerre, « ... enfin, nous avons eu 70 [la guerre de 1870] ... - oui, mais les Français ont le 75 [le canon]... ».



Les artilleurs chargeant un canon.



« La villa des poilus. » Terme ironique désignant les abris des soldats.



Premiers masques à gaz, [1915-1916].

STANISLAS BOIREAU

La Chapelle-Blanche-Saint-Martin, 6.11.1886

Ligueil, 3.03.1979

Artilleur à Verdun

« La guerre malheureusement nous a pris plusieurs de nos meilleures années, espérons que nous rattraperons le temps perdu ». 20.03.1919

La violence des combats

Pendant l'année 1915, il stationne en Artois et rejoint à partir de février 1916 les troupes françaises qui s'opposent à la percée allemande autour de Verdun.

Il décrit à la date du 21 février 1916 l'utilisation des gaz asphyxiants.

« Les allemands commencèrent à 13h un bombardement terrible avec la plus grande partie d'obus de gros calibre et gaz asphyxiants et lacrymogène, toutes nos tranchées furent bouleversées et ils étendirent leurs feux jusqu'à nos retranchements de 2^e ligne, ce bombardement qui fut un des plus violents que nous ayons connu jusqu'à maintenant dura jusqu'à 17 heures. »

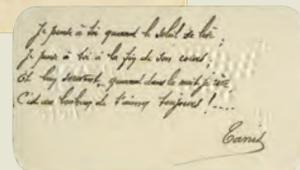
Fleurs de guerre

À Ligueil, Stanislas a laissé sa fiancée Marthe Guitton. Dans la correspondance qu'il lui adresse, il joint des fleurs cueillies près des champs de bataille, qu'elle va placer dans un herbier qu'elle intitule *Fleurs de guerre*, composé de 42 pages comprenant 147 fleurs.

La première plante mise en valeur sur l'herbier est récoltée avant le 19 mars 1915 en Artois, près d'Ablain-Saint-Nazaire (Pas-de-Calais). La dernière est prélevée à Ham (Somme) le 9 septembre 1918.



Les fleurs de l'herbier « Fleurs de guerre ».



Poème écrit par Stanislas (Tanis) Boireau à sa fiancée.



Portrait de Marthe Guitton, à 16 ans tenant sur ses genoux sa petite sœur Adèle, âgée d'un an. Photo prise en 1911.





WILHELM MÜLLER

Hemigkofen 20. 11.1890 – Friedrichshafen 18. 02.1946

Agriculteur d'Hemigkofen

« *Cher Wilhelm ! [...] Si tu dois partir pour le front, je te souhaite bonne chance et bon courage, puisses-tu accomplir de nombreux actes héroïques et tuer nombre d'ennemis afin de rentrer bientôt à la maison, victorieux. Ici, on aurait bien besoin de toi, mais en ces temps difficiles personne ne doit se soustraire aux devoirs vis-à-vis de la patrie.* » Lettre de Friedrich Maier adressée à son neveu. **10.1.1915**

La famille Müller est propriétaire d'une ferme dans le petit village d'Hemigkofen (aujourd'hui Kressbronn), près du lac de Constance. Wilhelm est le fils aîné des quatre enfants. Il a deux frères, Hugo et Paul et une sœur, Luise.

Au début de la guerre, il est mobilisé dans une compagnie de travailleurs dans les environs d'Ulm. Le 2 décembre 1914, il est ensuite affecté, comme réserviste, au 124^e régiment d'infanterie de réserve du Bade-Wurtemberg à Weingarten.

Son frère Hugo a déjà combattu dès le mois d'août 1914 avec le 127^e régiment d'infanterie du Württemberg contre l'offensive française en Alsace.

Au mois de mai 1915, Wilhelm Müller participe à la deuxième offensive de Flandres avec la 54^e division de réserve, destinée à enfoncer le front à Ypres. À la mi-mai 1915, il écrit à ses parents pour la première fois depuis les tranchées et décrit les horreurs des combats sur le front.

« *Depuis hier soir je me trouve dans un poste très avancé, où la situation est terrible. Les balles de fusil sifflent autour de nous et les grenades tombent du ciel, celui qui ne le vit pas soi-même ne peut pas l'imaginer. Oui, chers parents, la guerre est une chose bien terrible.* » (15.05.1915)

Outre l'inquiétude pour leurs deux fils Wilhelm et Hugo qui sont déjà au front, Anna et Alois Müller d'Hemigkofen voient à présent leur fils Paul contraint de partir, au mois de mai 1915.

À cette crainte de les voir mourir s'ajoute le fait que les trois fils font défaut à la ferme pour les travaux des champs, et que même les prisonniers russes ne peuvent les remplacer, leur père doit alors engager un homme âgé pour l'aider pour la fenaison.



Carte postale d'Hemigkofen sur le Lac de Constance.



Hugo Müller, frère de Wilhelm, en service au 127^e régiment d'infanterie du Wurtemberg.

La ferme de la famille Müller à Hemigkofen. Les parents de Wilhelm Müller (à gauche), sa sœur Luise, son frère Hugo et lui-même (à droite) dans le jardin de la maison, vers 1905.

Paul (debout, troisième à droite), frère cadet de Wilhelm, faisait partie du 124^e Régiment d'Infanterie du Wurtemberg. On le voit ici, blessé, à l'hôpital avec trois camarades de Hemigkofen.



WILHELM MÜLLER

Hemigkofen 20. 11.1890 – Friedrichshafen 18.02.1946

Fantassin dans les Flandres



Fantassin de Wurtemberg dans les tranchées en 1915.



Rencontre des trois frères : Paul, Hugo et Wilhelm (de gauche à droite), le dimanche des Rameaux en 1916 à Ypres.

« Chers tous ! À présent je suis dans une tranchée près d'Ypres, où nous avons aussi fêté la nouvelle année. Le soir de Noël, nous avons aussi eu un bel arbre. Le matin, messe avec sermon, dans l'après-midi, j'ai cherché Hugo et je l'ai trouvé. [...] Chez vous, il neige certainement à cette époque. Ici, nous n'avons pas encore froid et il ne neige pas, mais il pleut. Nous sommes bien installés ici, mais il y a des rats [...] ». 02.01.1916

Le 27 mai 1915, Wilhelm Müller est blessé légèrement au bras droit et séjourne à l'hôpital de Toisdorf (district de Cologne). Il est affecté au 247^e bataillon de remplacement à Ulm, puis au 119^e régiment de grenadiers du Wurtemberg.

Un mois après, il se trouve au front en Russie où les Allemands avaient repoussé les Russes vers l'Est. Contraint à de longues marches et mal nourri, son régiment est transféré début octobre en Serbie et fin novembre 1915, vers Ypres, en Belgique, où les lettres et les paquets de ses parents peuvent alors lui parvenir régulièrement.

Le jour de Noël, Wilhelm peut rendre visite à son frère Hugo et le dimanche de Pâques les trois frères sont réunis au front.

Fin juillet 1916, son régiment est transféré d'Ypres vers la Somme, où se déroule la bataille la plus sanglante de la Première Guerre mondiale. Pour le courage qu'il a manifesté au front, Wilhelm Müller est décoré de la Croix de fer au mois d'août 1916.

Le 24 août 1916, Wilhelm est fait prisonnier par les Anglais et interné dans le Nord de la France. Au mois de mars 1918 débute une offensive allemande décisive « l'opération Michael » au cours de laquelle le camp de prisonniers est dissout et transféré au Havre, puis, plus tard, aux environs d'Arras.

Le 11 novembre 1918, il écrit à ses parents : « Chers tous ! Aujourd'hui, premier jour de l'armistice, je veux vous écrire quelques lignes. [...] La paix est désormais bien proche, ainsi que, espérons-le, notre retour au pays. »



Dessin de Wilhelm Müller montrant les tentes utilisées par les Anglais pour leurs prisonniers.



Wilhelm Müller (debout, le deuxième en partant de la droite) en Flandres avec ses camarades.



Wilhelm Müller (debout, à gauche) prisonnier des Anglais dans un camp au nord de la France.

ARMAND TARTRE

Maillé, 26.11.1892 - Maillé, 25.08.1944

Cultivateur à Maillé

« Chers parents. J'ai reçu votre lettre du 15 courant, elle m'a trouvé en bonne santé et je souhaite que vous soyez tous de même. Voilà déjà un moment que je répète la même chose sur mes lettres, qu'à la fin que je saurai par cœur ». **18.03.1916**



600 lettres pour survivre...

Armand Adrien Jules TARTRE naît le 16 novembre 1892 à Maillé, dans une famille aux revenus très modestes.

En 1910, il part travailler en Algérie chez un oncle et c'est là-bas qu'il effectue son service militaire. Incorporé dans un régiment de zouaves, il est mobilisé en août 1914, tout comme son frère Émile.

Le 13 novembre 1914, il apprend que son frère a été tué lors de la bataille de la Marne. Ce décès peut expliquer la régularité de la correspondance qu'Armand va entretenir avec ses parents. Entre l'été 1914 et février 1919, il écrit près de 600 lettres, billets ou cartes afin de les rassurer sur sa santé. Celles-ci sont conservées à sa demande dans un coffre en bois.

Avec beaucoup d'humour et d'autodérision, Armand décrit la vie quotidienne à la tranchée, la camaraderie, les corvées et l'ennui auquel les soldats sont contraints.

Au printemps 1917, Armand commence une relation épistolaire avec Mlle Léonie, la sœur de son sergent et ami Valadas. Il ira même jusqu'à lui rendre visite lors d'une permission, ne manquant pas de signaler à ses parents qu'il l'a trouvée « à son goût ».



Le coffre en bois où est encore conservée la correspondance d'Armand Tartre



Photographie d'Armand Tartre et de sa famille prise lors d'une permission en 1917. Armand (en uniforme) est entouré (de gauche à droite) de son grand-père André, ses sœurs Valentine et Ernestine, sa mère Justine et son père Armand.

La censure régulièrement évoquée par Armand Tartre est ici symbolisée par des ciseaux.



ARMAND TARTRE

Maillé, 26.11.1892 - Maillé, 25.08.1944

Zouave pendant la guerre

« Les cœurs sont plus forts que les émotions. Quelques obus assez rares nous barraient encore la route [...]. L'ordre de l'assaut est donné après cette courte et impatiente attente... Toute cette journée fut passée dans une atmosphère empoisonnée par les gaz, odieux engins de guerre ». 14.08.1917



La fourragère aux couleurs de la Croix de guerre, portée par les zouaves du 8^e régiment entre janvier 1916 et septembre 1917.

Les combats et la vie au front

Dans ses courriers, Armand parle assez peu des combats, peut-être pour ne pas trop inquiéter ses parents. C'est quelques jours, voire quelques mois après les périodes difficiles où son régiment était en première ligne qu'il évoque les bombardements, les assauts et les risques qu'il a encourus.

Même si Armand parle peu des combats, son régiment de zouaves a été particulièrement exposé à plusieurs reprises. Pour preuve, la fourragère qui lui est attribué à l'été 1916, récompense que le poilu évoque avec fierté.

Les zouaves mitrailleurs.



Soldats fabricant des objets à partir de douilles ou autres objets en métal.

Régulièrement, Armand évoque ses conditions de vie. Le 19 août 1916, il dessine son abri et les objets qui l'accompagnent au quotidien.

Comme beaucoup de poilus, Armand a réalisé des objets dans les tranchées. Les bagues et les ronds de serviettes qu'il a fabriqué ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous.

Prisonnier en 1918 et démobilisé en 1919

Fait prisonnier près de Soissons en mai 1918, ses parents seront sans nouvelles de lui jusqu'au début du mois d'août 1918. Ils reçoivent alors une carte les informant de la capture d'Armand et de l'adresse à laquelle ils peuvent lui adresser des colis. Libéré à l'armistice, il bénéficie d'une permission... avant d'être affecté au 66^e Régiment d'Infanterie stationné à Tours. Il est démobilisé le 27 août 1919, soit plus de 7 ans après le début de son service militaire.



Carte écrite pendant sa captivité.

Photographie prise pendant la période de captivité en 1918. Armand est au premier rang, au centre.



KLAUS TASCHBACH

Dates inconnues

Ouvrier du bâtiment à Aix-la-Chapelle

« Chère Mademoiselle ! Je me suis procuré votre précieuse adresse par les voies officielles et le vert-de-gris [soldat allemand de la Première Guerre mondiale] que je suis se permet de vous envoyer ses plus cordiales salutations. Cela me ferait un grand plaisir de recevoir bientôt de vos nouvelles. Ici il fait très beau temps, les heures sont ennuyeuses, mais nous ne perdons pas notre courage de soldat, car nous devons tenir bon pour assurer la tranquillité de nos foyers [...] ».

18.03.1918



De Klaus Taschbach, nous ne connaissons que les renseignements évoqués dans une correspondance, acquise lors d'une vente et adressée à Anna Hartmann. Les recherches effectuées n'ont pas permis de connaître ses dates de naissance et de décès.

Entre avril et juillet 1918, dates de la correspondance, Klaus Taschbach, originaire d'Aix-la-Chapelle, sert au 220^e régiment prussien royal d'infanterie de réserve sur le front de l'Ouest.

Avant-guerre, c'est probablement un simple ouvrier dans une entreprise du bâtiment, il est mobilisé comme des milliers d'autres jeunes hommes. Il aurait été blessé une fois, et malade deux fois durant la durée du conflit.

Il entre par hasard en possession de l'adresse d'une jeune femme, Anna Hartmann, qui habite à Überlingen, près du Lac de Constance. Il prend la liberté de lui écrire. Elle s'occupe des soins à apporter aux blessés. Tandis qu'est lancée la dernière offensive allemande, Klaus Taschbach cherche manifestement à se lier avec elle. Ils échangent de nombreuses lettres pendant le second trimestre 1918, avant que cette correspondance s'interrompe brusquement à la fin du mois de juillet.

Il décrit à cette inconnue sa vie quotidienne de soldat et les événements de la guerre, les bombardements ennemis, les nuits dans les caves, et lui fait part de son désir de faire la connaissance d'une femme. Le contenu de sa correspondance révèle qu'à ce moment-là la censure n'est plus très active.



Carte postale du Maréchal Paul von Hindenburg, chef de l'armée allemande. « Hindenburg va résoudre toutes les affaires à l'ouest » écrit Taschbach le 18 avril 1918 à Anna Hartmann.



Carte postale représentant des prisonniers français.

Carte postale d'Überlingen, ville natale d'Anna Hartmann, qui habitait dans la rue des Franciscaïns [Franziskanerstraße] (petite image au centre).



Première lettre de Klaus Taschbach à Anna Hartmann le 18 mars 1918.

KLAUS TASCHBACH

Dates inconnues

Fantassin dans la Marne

« Chère Anny ! Je viens de recevoir ta carte et je suis heureux de lire que tu profites de ta jeunesse [...] notre combat contre les Français est très soutenu [...] espérons que cela puisse les convaincre d'accepter la paix [...] ».

07.06.18



Carte postale militaire « Un paquet de la part de maman ». Tout comme les lettres, les colis étaient nécessaires pour améliorer la vie quotidienne au front. C'est la raison pour laquelle Anna Hartmann en envoyait régulièrement à Klaus Taschbach.



Deux infirmières qui soignent un blessé dans un hôpital de Langenargen. Anna Hartmann participait à la prise en charge des blessés à Überlingen.



Carte postale militaire en couleur sur la vie quotidienne au front, dans les tranchées. Elle montre une image idéalisée de la camaraderie au front.

Le dernier signe de vie de Klaus Taschbach qu'Anna Hartmann a reçu de lui : une carte postale militaire du 29 juillet 1918.



Carte postale militaire « Prisonniers civils français en marche vers le travail ». Klaus Taschbach indique aussi que 200 habitants de Ribemont « travaillent avec beaucoup de courage ».

APRÈS LA GUERRE, QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Eugen Steffelin

Le 25 août 1917, le bataillon d'Eugen Steffelin est atteint par un tir de l'artillerie ennemie. Lui et ses cinq camarades sont tués. Il est inhumé, avec son ami Emil Heim, originaire aussi des rives du Lac de Constance, au cimetière militaire de Damvillers près de Verdun.



Tombe d'Eugène Steffelin et d'Emil Heim.

Maurice Sieklucki

Après sa convalescence, Maurice Sieklucki se marie à Tours en 1917. Il fonde un cabinet d'avocat et est élu conseiller municipal en 1919 et 1929. Il est aussi à l'origine de l'amicale des anciens du 32^e Régiment d'Infanterie. Il reste président de cette association jusqu'en 1962.

Le 2 septembre 1959, il est nommé commandeur de la Légion d'honneur. Il s'éteint dans sa 93^e année le 20 décembre 1986 à Rochecorbon.



Armand Tartre

Une fois démobilisé, Armand Tartre rentre à Maillé. Le 14 février 1920, il épouse Denise Gabillault, avec qui il aura deux enfants : André et René.

Le 25 août 1944, un groupe de SS pénètre dans le bourg de Maillé et massacre une partie de la population. 124 habitants sont tués et le village est incendié. Armand, sa mère et l'une de ses sœurs sont tués. De sa famille présente ce jour-là, seule sa femme Denise est rescapée.

La correspondance d'Armand, conservée dans un coffre en bois, échappe à la destruction. Elle est retrouvée par son fils André dans les jours qui suivront le massacre.

La ferme familiale après le massacre.

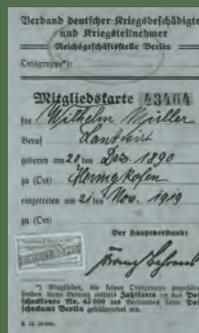


Photo du mariage d'Armand Tartre et de Denise Gabillault.

Wilhelm Müller

Après sa libération en 1919, Wilhelm rentre à Hemigkofen. Ses frères aussi ont survécu à la guerre. Il reprend son travail d'agriculteur et s'engage dans des associations d'anciens combattants.

Il devient ensuite membre actif du parti nazi. Arrêté par les troupes d'occupation française, il meurt en prison le 18 février 1946.



Carte de membre de Wilhelm Müller à l'association d'anciens combattants.

Klaus Tasbach

La trace de Klaus Tasbach et Anna Hartmann se perd avec la fin de leur correspondance. Il est probable que, comme beaucoup de soldats allemands, Klaus ait été tué dans les derniers mois de la guerre.

Anna quant à elle a peut-être été victime de la grippe espagnole qui frappe l'Europe à la fin du conflit.



Vue actuelle de la maison d'Anna Hartmann, rue des franciscains à Uberlingen.



Stanislas Boireau

Stanislas Boireau est démobilisé le 26 mars 1919. Il a hâte de rentrer à Ligueil pour retrouver sa chère Marthe, qu'il épouse dès le 8 mai, et de « rattraper le temps perdu ». Il reprend l'épicerie de son beau-père Louis Guitton, qui porte désormais le nom d'épicerie Boireau. Il meurt en 1979 à 93 ans.

Stanislas Boireau et Marthe (vêtue de noir devant la porte) ainsi que leurs employés devant l'épicerie familiale à Ligueil.

LA RÉGION NORD DU LAC DE CONSTANCE



Le port de Friedrichshafen.



Vue aérienne de Friedrichshafen, avec en arrière-plan le Lac de Constance et les Alpes suisses. En bas à gauche : le parc des expositions et l'aérodrome.



1914-1918. DES DEUX CÔTÉS : ARMAND, WILHELM ET LES AUTRES...

UNE GUERRE PARTAGÉE, DE LA TOURAINE AU NORD DU LAC DE CONSTANCE

Cette exposition est l'œuvre collective de

La Direction des Archives du Conseil général d'Indre-et-Loire,
Lydiane Gueit-Montchal, directrice
Anne Debal-Morche, conservatrice en chef du patrimoine
Sébastien Chevereau, assistant principal de conservation

La Maison du Souvenir de Maillé,
Romain Taillefait, responsable
Vanessa Rigaud, agent d'animation

Le Service culturel de l'arrondissement
du nord du lac de Constance,
Stefan Feucht, directeur
Eveline Dargel, archiviste

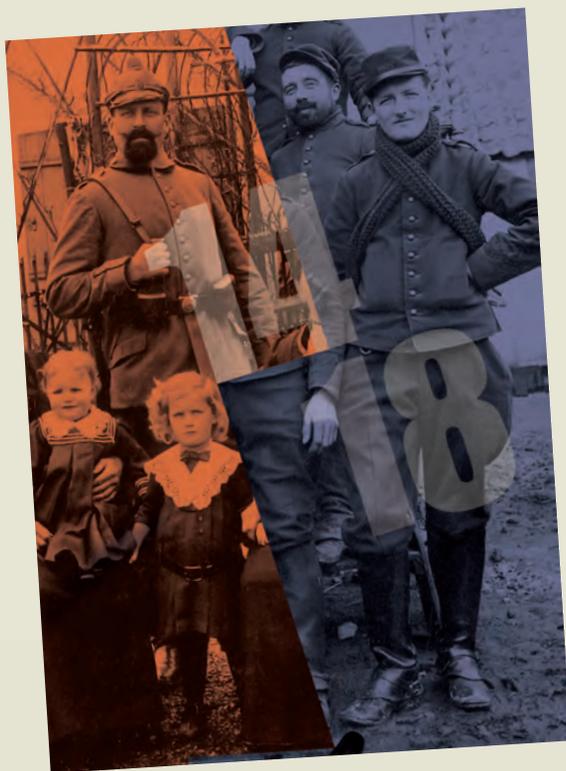
Traductions
Letizia B. Fuchs-Vidotto, Sandra Strigl

Photographies
Michaël Beigneux, Fred Krahwinkel, Joël Pairis

Conception graphique
Isabelle Archambault, 93260 Les Lilas

Impression panneaux, encadrement
Guillaume Berlaud, Claudine Verry, Laurent Roy
Conseil général d'Indre-et-Loire, juillet 2014

Catalogue de l'exposition
300 pages, 200 illustrations. Éditions Anovi-Joe, Chinon.



Remerciements

Les renseignements concernant les biographies des soldats tourangeaux proviennent d'archives publiques et familiales. Nous tenons à remercier particulièrement les donateurs et les contributeurs qui ont permis de réaliser cette exposition.

La correspondance écrite par MAURICE SIEKLUCKI, constituée de 106 lettres ou cartes imprimées, a été donnée en 1993, aux Archives départementales d'Indre-et-Loire, par sa veuve Marcelle Sieklucki. Elle est conservée sous la cote 1 J 1086.

Les documents concernant STANISLAS BOIREAU ont été donnés aux Archives départementales d'Indre-et-Loire en 2007 par Roseline Guitton, nièce de Stanislas Boireau, où ils sont classés sous la cote 1 J 1352. Ils sont constitués de 7 carnets de campagne, d'une vingtaine de correspondance et du précieux herbier.

Les 600 lettres d'ARMAND TARTRE sont toujours en possession de la famille Tartre.



CONSEIL GÉNÉRAL
D'INDRE & LOIRE

